C'était quelque chose comme cela qui était écrit entre les lignes de la missive où Campbell demandait officiellement, au nom des États-Unis, la grâce de Maximilien.

XIX

CONDAMNATION DE MAXIMILIEN.

Le 13 juin, à huit heures du matin, le conseil de guerre s'était installé à Queretaro au théâtre Iturbide, brillamment illuminé et rempli d'une foule silencieuse. Une estrade avait été établie au fond du théâtre; à droite se trouvait le bureau du conseil, en face trois banquettes pour les accusés et leurs défenseurs.

Maximilien, convaincu qu'Escobedo, Lerdo, les suprêmes pouvoirs, malheureux de ne pouvoir, à la mode de leurs pères indiens, le torturer physiquement, inventeraient toute torture morale pour se venger de lui et lui arracher un mouvement de faiblesse, Maximilien vit dans le choix de cet emplacement une intention de l'humilier et,

CAPILLA ALFONSINA

nous l'avons indiqué, de le ridiculiser. Il refusa de s'y rendre. On hésita à l'y traîner. Il était réellement alors très-souffrant.

Miramon et Mejia furent amenés en présence du conseil, à neuf heures du matin.

Le lieutenant-colonel fiscal, Manuel Aspiroz, débuta par la lecture des pièces du procès. Le procès particulier de Mejia commença. Le licencié Prospero Vega, de Queretaro, défendit l'illustre général avec une éloquence que les journaux d'alors nomment cicéronienne. On fit sortir cet accusé; on amena Miramon. Les avocats Jauregui, de San-Luis, et Ambrosio Moreno, de Queretaro, prirent la parole.

Vint le tour de l'empereur. On constata l'impossibilité où il se trouvait de comparaître. Le procès continua. Vasquez et Ortega commencèrent leur plaidoyer.

Les treize points d'accusation se réduisaient à trois :

1° Maximilien était un flibustier;

2° Il avait été le complice des Français pour la destruction du Mexique;

3° C'était un homme féroce, qui avait signé la loi du 3 octobre, au nom de laquelle tous les rebelles saisis les armes à la main devaient être considérés comme des bandits.

Ortega n'eut pas de peine à montrer l'ineptie de la première accusation, la fausseté de la seconde. Quant à la troisième, il raconta ce qui s'était passé. Maximilien avait longtemps résisté à ce décret, que lui demandaient avec instance les Français. Enfin, on lui affirma et il dut croire que Juarez avait quitté le pays, qu'il n'y avait plus même l'ombre d'un gouvernement hostile et qu'il n'y avait plus que les bandits qui tinssent la campagne. Il hésitait encore pourtant, il rassembla son conseil, composé en ce moment de libéraux, leur dit de la façon la plus touchante qu'on le harcelait pour

obtenir de lui ce décret, que lui, étranger, devait s'en rapporter à eux, qu'il signerait la décision qu'ils allaient prendre, et qu'ils eussent à y bien penser, car c'est sur eux que Dieu ferait retomber la responsabilité. A l'unanimité, les ministres décidèrent que cet acte était juste, nécessaire, conforme d'ailleurs à la loi mexicaine, aux décrets portés par Juarez lui-même, — ainsi que le prouvait la loi de janvier 1862.

Ortega ajoutait : « Pour tout gouvernement, c'est un droit et un devoir de se défendre ; mais ce décret, pour Maximilien, ne fut que comminatoire, et il annonça officiellement que jamais, en aucun temps, à quelque heure que ce fût, qui que ce fût demandant grâce ne serait refusé. »

A neuf heures du soir, le conseil décida qu'il allait lever la séance et remettre la suite du procès au lendemain.

On ramena Mejia et Miramon, comme on

les avait menés, au son de la musique militaire.

La vaillante princesse de Salm n'a pas perdu tout espoir de sauver l'empereur : on a acheté, cent mille dollars, l'appui d'un colonel mexicain. Celui-ci demande qu'on achète un deuxième colonel. On accepte. A neuf heures du soir, tout est prêt : l'empereur et ses compagnons n'attendent que le signal. Il n'est pas donné.

Le 14, de grand matin, on vient saisir le docteur Basch. Escobedo le fait emprisonner en lui disant que, si l'archiduc fait la moindre tentative de fuite, lui Basch sera pendu. Le même jour ou le suivant (mes renseignements sont, chose bizarre, divers sur ce point, assez notable pourtant), on expulse la princesse de Salm. On ordonne aux diplomates européens de quitter la ville immédiatement, sous peine de mort. On les entasse dans une voiture qui les mène à Tacubaya.

Ce même jour on annonça à Maximilien la mort de l'impératrice Charlotte. L'empereur pleura abondamment; mais cette nouvelle fut comme une bénédiction providentielle : « C'était, dit-il, le dernier lien qui attachait à la vie. »

Pendant ce temps le procès continuait. Il avait été repris à huit heures du matin, au même théâtre. Le fiscal répondit aux avocats, qui répliquèrent.

Vasquez montra la réprobation universelle tombant comme un anathème sur le Mexique. Mais qu'importait à ces Mexicains, qui préféraient la réprobation à l'obscurité?

Quant à Ortega, il écrasa les juges, de l'aveu même des plus hostiles auditeurs.

« En le regardant, nous nous rappelions la monstrueuse beauté de Mirabeau, dominant l'auditoire, enflammant les débats, bondissant comme l'inépuisable torrent d'une irrésistible improvisation. »

Mais que pouvaient toute raison, toute éloquence, dans une telle cause? Il fallait la mort de Maximilien.

A dix heures, le conseil se retira pour délibérer.

A onze heures et demie, on sut que la sentence, dont on ne connaissait pas encore la teneur, était rendue.

Le lendemain 15, on apprit que le conseil avait condamné les trois coupables, Maximilien d'Autriche, Tomas Mejia et Miguel Miramon, *á la ultima pena*.

A midi, un prêtre se présenta.

— Je ne me confesse pas à tout le monde, dit Maximilien en souriant, j'ai fait venir le P. Soria pour voir si nous pouvons nous entendre sur certaines questions.

Le lendemain 16, à onze heures, on ouvre les portes avec grand fracas. Le fiscal vient lire la sentence qui a été confirmée par Escobedo. L'empereur écouta tranquillement.

— C'est pour trois heures, dit-il; encore quatre heures : nous avons le temps de tout terminer.

Il emprunta quelque argent pour ses dernières dépenses, et il demanda que son corps fût enterré à côté de celui de l'impératrice.

A une heure on dit la messe; les trois condamnés communient.

A deux heures, l'empereur dit :

— Vraiment, la mort est plus légère que je n'imaginais. Je suis entièrement prêt. Vous direz à ma mère que j'ai fait mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

A trois heures, moment indiqué pour l'exécution, personne ne vient.

Une heure se passe dans une angoisse indicible. L'empereur seul s'entretenait gaiement avec le confesseur et les avocats.

Enfin, à quatre heures, on apprend que l'exécution est remise au 19.

— C'est dur, dit l'empereur. J'étais si complétement prêt.

— C'est atroce ! murmura quelqu'un; ces misérables jouent avec les angoisses et veulent faire mourir les condamnés à plusieurs reprises.

— Du reste, continua l'empereur, je ne suis plus de ce monde.

En effet, à partir de ce moment, il s'oublia complétement. Il agit comme un homme qui n'a plus d'intérêt personnel et qui n'appartient plus à la terre. Toutefois il songeait à ses compagnons, et il écrivait à Juarez pour demander la vie de Mejia et de Miramon.

« Je désirerais que vous fissiez grâce de la vie à don Miguel Miramon et à Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les angoisses et toutes les amertumes de la mort, afin que, comme je l'ai exprimé quand je me suis constitué prisonnier, je sois seul victime. »

Réponse négative.

Pendant ce temps, les deux avocats restés à San-Luis, tous les étrangers, tous les Mexicains honorables de la ville, le baron Magnus, font des efforts surhumains pour obtenir la grâce des condamnés. Tout est inutile : Juarez, Lerdo, Mejia (le Mejia ministre de la guerre libérale), Iglesias, *los supremos poderes*, répondent à l'envi que la justice et le bien du pays s'opposent à la clémence. « Ils ont, du reste, mûrement réfléchi. Leur conscience est fort tranquille. Ils prennent, devant la postérité, la responsabilité de leurs actes. »

« Le courrier des États-Unis, qui venait d'arriver, n'apportait aucune lettre, pas une simple note, aucun message ayant rapport à la captivité de l'archiduc. »

J'appelle l'attention sur cette observation de Riva Palacio.

Les défenseurs de Miramon et de Mejia arrivent, avec une pétition des dames de

Queretaro. Les dames de San-Luis vont la porter à Benito Juarez. Vains efforts !

Dans la nuit du mardi, madame Miramon arrive à San-Luis. Elle accourt, entourée de vingt dames en pleurs, auprès des avocats. « Y a-t-il quelque espoir de sauver son mari ? »

Elle a presque perdu la raison, ses paroles sont ardentes, vagues, incohérentes. Elle veut aller, à deux genoux, demander la vie de son mari.

Benito Juarez demanda qu'on lui épargnât ce pénible entretien.

Toutefois la légende assure que madame Miramon parvint à voir le président, qu'elle se traîna pendant des heures entières à ses pieds.

« *Señora, no se puede*, » se contentait de répondre Juarez.

La légende ajoute que, la veille de son exécution, Miramon vit un officier venir lui

offrir les moyens de fuite, et qu'il les refusa, ne voulant point se sauver sans l'empereur.

Je n'ai nulle confiance en cette légende.

A San-Luis, l'émotion gagnait tout, excepté *la vessie de fiel*, Lerdo, qui, à son tour, ne permettait pas à Juarez d'être ému. La Torre lui-même ne put s'empêcher de s'écrier d'une voix sanglotante, en saisissant la main du président :

« Assez de sang répandu, afin qu'il n'y ait pas à l'avenir un abîme entre les défenseurs de la république et les vaincus ! »

Juarez se contenta de prophétiser : « Il ne vous est pas donné de comprendre les motifs de justice sur lesquels est basée cette rigueur. Le temps permettra d'apprécier cette mesure. »

A Queretaro, Escobedo avait trouvé que la question du cadavre, de l'embaumement, de l'enterrement, pouvait remplacer cette angoisse de la mort menaçante qu'il n'avait

pu faire durer, le 16, plus d'une heure. On saurait bien par là empêcher Maximilien d'oublier un instant son prochain supplice.

Maximilien avait demandé que son corps fût embaumé et envoyé auprès de celui de sa femme. On avait consenti ; puis on souleva des difficultés.

Le 18, à trois heures, on vint dire à Maximilien qu'Escobedo voulait traiter cette question-là personnellement avec lui ; puis qu'il fallait écrire à Escobedo ; faire l'abandon du cadavre par écrit, le léguer, donner une sorte de reçu, antidaté naturellement, de son propre corps.

— C'est vraiment trop fort, dit l'empereur.

Ce fut la seule marque d'impatience qui lui échappa pendant son agonie.

Il écrivit à Escobedo. On sait comment cela fut inutile, et quelles conditions ces magnanimes mirent à la reddition de ces dépouilles.

Maximilien écrivit une dernière fois à Juarez. La lettre ne devait être remise qu'après l'exécution. Elle restera comme un des documents les plus nobles et les plus touchants de cette histoire, mais aussi comme la marque de cette persévérance d'illusions que gardait Maximilien sur le caractère de ses bourreaux.

« Queretaro, le 19 juin 1867.

« Monsieur Benito Juarez,

« Prêt à recevoir le coup fatal pour avoir voulu essayer de nouvelles institutions destinées à mettre un terme à la guerre civile qui déchire ce pays depuis tant d'années, je perdrais volontiers la vie si son sacrifice pouvait contribuer à la paix, à la prospérité de ma nouvelle patrie.

« Intimement convaincu qu'on ne peut rien fonder de stable sur un terrain imprégné de sang et continuellement agité par de nouvelles commotions, je viens vous conjurer, de la façon la plus solennelle et avec la sincérité propre aux moments suprêmes dans lesquels je me trouve, de faire que mon sang soit le dernier répandu.

« J'ai l'espoir qu'avec la persévérance que je me suis plu, au milieu de la prospérité, à reconnaître et à louer en vous, et avec laquelle vous avez défendu la cause aujourd'hui triomphante, vous vous consacrerez à la plus noble des tâches, qui est celle de réconcilier les esprits et de fonder d'une manière durable la paix dans ce malheureux pays.

« MAXIMILIEN. »

Il envoya aussi une lettre de remercîments à chacun de ses quatre défenseurs. Quoique la formule de ces quatre missives soit à peu près semblable, on sent toutefois une gamme décroissante d'affectueuse gratitude, et des-

cendant de Riva Palacio à Ortega, à La Torre et à Vasquez.

Maximilien, au moment de mourir, eut peut-être quelque regret de la sévérité de son jugement sur la France ; du moins voulut-il montrer que tout ce qui était français ne lui était pas déplaisant. Il écrivit à l'un de ses derniers chefs de cabinet, au capitaine Pierron, dont la ferme intelligence et le caractère loyal avaient conquis sur son esprit une véritable autorité. Dans cette lettre, son esprit s'abandonne plus qu'en face de ses avocats, qui étaient, en somme, ses ennemis politiques, ennemis nobles et généreux, sans doute, mais les amis de ses bourreaux ; et son cœur se montre dans toute sa grâce caressante.

« Mon cher capitaine Pierron,

« A ma dernière heure, je pense encore à votre bonne amitié si cordiale et aux servi-

ces que vous m'avez rendus avec tant de loyauté.

« Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu : je veux vous remercier de nouveau de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

« Cet épanchement est cher à mon cœur.

« J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

« N'oubliez pas celui qui a été, jusqu'à son dernier soupir, votre tout affectionné.

« MAXIMILIEN. »